

PRESSE *Blackbird*

L'amour est emportement, l'amour est enthousiasme, l'amour est risque.

Martin Gray

Une petite brève s'impose sur cet auteur contemporain peu connu dans nos contrées. Sir David Harrower, toujours dans son Royaume-Uni natal, a commencé l'écriture de nouvelles puis de pièces de théâtre en 1995 à l'âge de 29 ans. Le succès et les prix continuant à pleuvoir sur ses œuvres, ce cher monsieur pond *Blackbird* en 2005, une histoire difficile à juger tant sur le fond que sur la forme, accessible aux francophones depuis 2007 seulement.

Un sujet audacieux dans une société où l'on le voit le mal partout et où l'amour, celui qui tombe dessus sans rien demander, s'entête à exister.

Dans l'obscurité, une jeune femme fait les cent pas. Elle attend, attend quelque chose, quelqu'un. Des néons s'allument. Apparaît un vestiaire d'entreprise quelconque, dont le sol est envahi de papiers, de déchets de repas. Un lieu assez hostile où l'on ne saurait s'installer paisiblement pour attendre. Un homme rentre, mal à l'aise à première vue, nerveux même.

Voilà quinze ans que ces deux personnes se sont rencontrés lors d'un barbecue. Una avait douze ans et Ray la quarantaine. Chacun cherche à être certain que c'est bien la personne avec qui cet amour charnel a été vécu, cette histoire d'amour. Leur cœur, leur première impression et l'émotion ne trompent pas, mais c'est si difficile d'y croire. Pourquoi est-elle là ? Que veut-elle ? Ray qui a tenté de refaire sa vie en changeant de nom et de prénom après avoir passé six ans en prison est totalement perturbé, désorienté par cette apparition brutale. Elle veut tenter de comprendre, connaître la suite de leur histoire si mystérieuse, cachée et modifiée par sa famille durant toutes ses années. Arrêter de vivre avec toutes ses questions, ses doutes sur la vérité, sur leur vérité à eux deux et non celle de tous ceux - avocats, psychologues, médecins, juges - qui ont voulu créer leur histoire et la rendre mauvaise.

Douloureusement, chacun essaye d'expliquer à l'autre, de revivre ces moments de bonheurs et de tragédies. Remplis de fureur, d'ambiguïté et d'amour, ils cherchent à dénouer ce moment de leur vie.

On peut dire que David Harrower écrit avec réalisme, une juste utilisation de la ponctuation, des mots, afin de poser une ambiance. C'est brut, minimaliste. Nul besoin de superflu dans le jeu ni dans la mise en scène, tout est déjà là, dans le texte. Voilà un auteur qui ne permet pas aux comédiens de prendre leurs aises et de créer dans de l'extravagance mais plutôt de servir un texte, une histoire, un sujet par les mots et surtout de l'intérieur. On pourrait penser qu'il s'agit d'un jeu facile - simplement suivre ce qui est écrit - pourtant c'est un travail d'autant plus précis et intime.

Un malaise constant, voilà l'état dans lequel se trouve Ray, dû à la recherche du souvenir, au face à face avec son ancienne et jeune amante. Un personnage qui, peut-être, aurait eu besoin d'un peu plus de corps lors des affrontements, plus de rage dans cette envie charnelle toujours présente. Una, calme, paraissant tellement sûre d'elle, dévoile petit à petit une fragilité, une souffrance d'abandon, un besoin de se reconnaître elle-même.

Dans ce huis clos qui pourrait devenir étouffant par la difficulté qu'ont à s'exprimer des personnages remplis de rancœur, de tristesse et de besoin, le temps linéaire ne lasse pas - bien au contraire, il porte Una et Ray à dire les choses, se raconter enfin l'un à l'autre. Au milieu de cet échange, de ces dialogues actifs où le mot et l'histoire restent les maîtres sur scène, l'apparition d'un contact physique surprend. Le moment reste juste mais, malheureusement, simple mise en appétit - on eût aimé recevoir les corps à corps avec plus de présence, plus de hargne. Ces petits instants incarnés, qu'ils relèvent de la joie, du lâcher prise, de la violence ou de la tendresse, manquent de sincérité, d'habileté corporelle des comédiens, jusqu'à frôler l'in vraisemblable. Mais, mais... on le voit, le sujet est difficile. Partant de là, l'économie du jeu permet au spectateur de ressortir sans être trop brassé.

Une belle écriture et une interprétation épurée montrant de l'amour là où l'on n'a pas l'habitude -le réflexe?- d'en voir.

Delphine LE CALVEZ